

*Ces lieux qui nous affectent*

Ouvrage issu d'un colloque de Cerisy tenu du 15 au 22 juin 2018  
sous le titre « Saisir le rapport affectif aux lieux »,  
organisé et publié avec le concours du laboratoire CITERES  
(Université de Tours/CNRS).



[www.editions-hermann.fr](http://www.editions-hermann.fr)

ISBN : 979 1 0370 0359 1

© 2021, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

LES COLLOQUES  
**CERISY** 

## Ces lieux qui nous affectent

*Production de sens, enjeu de connaissance,  
dimension opératoire*

Sous la direction de  
GEORGES-HENRY LAFFONT ET DENIS MARTOUZET

Préface de Nicole Mathieu

  
**hermann**  
*Depuis 1876*



Photographie de groupe du colloque « Saisir le rapport affectif aux lieux » tenu à Cerisy en 2018  
© Archives Pontigny-Cerisy.

## Préface

### *Voyage au centre du rapport affectif aux lieux*

NICOLE MATHIEU

#### I. INTRODUCTION

Pour rien au monde je n'aurais manqué la semaine du 15 au 22 juin 2018 au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle où, je le savais d'avance, se produirait un événement intellectuel, rare dans le paysage scientifique actuel et pourtant tant attendu. Parmi un grand nombre d'intervenants de tous statuts, de tous âges et de toutes disciplines, j'étais invitée par Denis Martouzet et Georges-Henry Laffont à « Saisir le rapport affectif aux lieux » ! De Denis, je connaissais déjà le goût pour l'approfondissement conceptuel sans peur de la confrontation, l'acuité voire le jusqu'aboutisme de ses analyses, sa persévérance dans le « vouloir aller plus loin ». Georges-Henry ferait le plein de la dimension sensible, mettrait l'accent sur l'art qui mêle si mystérieusement le conceptuel à l'affect, déploierait cette quête de sens qui est le cœur même de la recherche... Ce serait forcément une semaine d'aventure, un voyage autour d'un assemblage problématique de mots si lourds : « saisir » qui renvoie au « connaître », mais en « acte », en « geste » ; le « rapport » qui implique d'emblée le choix théorique de la « relation » entre l'un et l'autre, le natif et l'étranger (Glissant, 2009)<sup>1</sup>, ainsi que la mise au jour des « interactions » entre hommes et milieux, natures et sociétés ; « affectif » une énigme des savoirs scientifiques orientés vers l'observation et l'identification des faits, un défi à l'objectif par l'introduction du « je » ; enfin aux « lieux », ce mot banal dont on ne finit pas de discuter la valeur heuristique et qui bouscule ceux d'espace et de territoire. Le « lieu-dit » qui transgresse les catégories de l'action en ville comme à la campagne<sup>2</sup>.

---

1. Ce mot clef pour Édouard Glissant renvoie aussi à celui de contradiction.

2. « T'habites où » est le premier mot du jeune Asmil à qui j'ai souri dans le train de Paris à Villedieu-les-Poêles parce qu'il se promenait dans le wagon comme s'il était dans une « maison ». Le nom d'un lieu suffit à le satisfaire.

Et c'est précisément le lieu de Cerisy qu'il fallait choisir pour que se produise un événement à la hauteur de cet enjeu cognitif et d'action. Bien qu'il en porte le nom dans le programme 2018 du Centre culturel de Cerisy, ce ne serait pas un colloque – de type universitaire – où les jeunes doivent impérativement s'exposer s'ils veulent accéder au statut désiré – mais si difficile à atteindre – de titulaire d'un EPST ou d'une université! Pas un séminaire qui met principalement en valeur celles et ceux qui l'organisent et ne réunit le plus souvent que celles et ceux qui se veulent ou se reconnaissent semblables! Non! Dans ce lieu où l'on se déplace de sa chambre à la bibliothèque, de la salle à manger à l'étable pour prendre le café au centre d'une exposition ou autour d'une animation, dans ce lieu où l'on peut marcher, courir, flâner en regardant les arbres tutélaires, ouvrir ses sens aux odeurs – du coin cuisine ou de la cave et des douves – aux couleurs chatoyant partout, au toucher du vent et des gouttes de pluie dehors et, dedans, aux rampes de bois sous la main, aux parquets et carrelages sous le pied... « Saisir le rapport affectif aux lieux » serait plutôt un rassemblement, une sorte de micro-assemblée, moment de réflexion d'un maximum de personnes qui n'ont eu ni l'occasion ni l'habitude de se fréquenter. À Cerisy, on pourra multiplier les tables rondes et les temps de débat, on pourra penser en déambulant à travers ses divers lieux, seul, en petit ou en groupe élargi. Et ceci malgré le regard perplexe d'Édith Heurgon mettant en doute la pertinence de ce trop grand nombre et de la forme disparate de sa participation et de son organisation.

Et maintenant qu'il me faut écrire une préface au livre qui, contractuellement, signe l'achèvement de tout colloque à Cerisy, maintenant que cette semaine vécue appartient déjà au passé, il me faut oser répondre à cette double question : y a-t-il eu « événement » au sens où l'entend Alain Badiou?<sup>3</sup> Et si oui, comment le qualifier voire identifier les vérités qu'il a fait surgir? Puisqu'il ne s'agit que d'une préface, je n'empiéterai pas sur l'exercice de postface que doit faire tout lecteur de l'ensemble des textes issus de cette fameuse semaine de juin 2018 passée au château de Cerisy et dans son parc. Suivant une méthode

---

3. « Le discours d'Alain Badiou s'articule autour des trois concepts modaux d'événement, de vérité et de sujet : la vérité éclate dans l'événement et se propage comme une flamme poussée par le souffle d'un effort subjectif inépuisable. » Cf. Alain Badiou et le miracle de l'événement : <[www.danielbensaid.org](http://www.danielbensaid.org)> ; « Alain Badiou : "L'événement" ouvre la possibilité qu'une vérité inédite surgisse dans un moment donné », *Philosophie*, n° 100, juin 2016.

intuitive, voire affective et subjective, je m'appuierai sur les moments, les paroles et les personnes qui m'ont particulièrement touchée pour répondre successivement à ces deux questions au fond indissociables.

## II. UNE AMBIANCE PROPICE À L'EXPOSITION DE SOI EN COLLECTIF

Je crois d'abord pouvoir affirmer que, dans mon souvenir comme dans l'effort que je fais pour l'objectiver, il y a bien eu ce que Bensaïd, commentant Badiou, appelle le « miracle de l'événement ». Du fait de la difficulté à articuler les mots assemblés qui avaient attisé ma curiosité – et peut-être aussi inspiré par le lieu lui-même –, un vent déstabilisant, parfois bouleversant s'est emparé de l'atmosphère et de la presque totalité des intervenants. Pour « saisir », il fallait abolir la distance et l'écart entre les uns et les autres, il fallait écouter la différence voire la dissonance de nos paroles, il fallait aussi tenter de penser la bipolarité et l'intervalle insaisissable entre les personnes et les lieux. Approfondir un rapport poussait à prendre conscience qu'on ne peut se limiter à la relation aux choses et aux autres, que ce terme implique avant tout la relation à soi. Il fallait donc jeter ses habits empesés de savoirs de recherche, se mettre à nu, se dévoiler plutôt que se voiler, se démasquer pour que l'autre se démasque. Impossible de saisir un rapport affectif si l'on n'expose pas en pleine lumière son « je ». Que l'on soit à l'aube ou au couchant d'une carrière de recherche, chacun de nous se devait d'exprimer sa subjectivité, d'explorer les raisons profondes du bouleversement que ces « rapports affectifs aux lieux » provoquaient. Affectivité, effectivité : les lieux affectent les personnes, les personnes affectent les lieux. Et le « souffle d'un effort subjectif inépuisable » en se propageant finit par produire un « moment commun » une « ambiance à tonalités affectives » (Nouvel) ressentie collectivement, et pourquoi pas un (micro) « fait social » collectif. L'enjeu de l'expérience de recherche devint de croiser nos « je ». Il y avait événement parce que précisément, du disparate, de la diversité surgissait une forme collective de se penser, de penser sa pratique de recherche, de ne pas hésiter à mettre en doute – comme ce fut le cas pour plusieurs architectes – la relation entre penser et agir. Comme si d'approcher la dimension affective d'une activité provoquait chez l'intellectuel la mise de son affect au vu, aux sens et à disposition de l'autre, des autres ; et par là même faisait émerger la nature et la profondeur de son engagement dans la cité. Saisie par

le souffle ambiant et plutôt que de dévider une intervention qui ferait un bon article de revue ou un chapitre de ce livre, j'éprouve le besoin ardent d'exposer, dans le dernier temps du colloque, l'entière de ma quête heuristique et d'utilité sociale sur plus de 50 ans de carrière : mes bifurcations disciplinaires entre histoire et géographie, les tâtonnements théoriques et de ma conceptualisation entre scientifique et politique, territoire et lieu, sujet et objet, habitants et milieux... tout en regrettant de n'avoir pas suffisamment exploré la place de cette relation à soi que le terme d'affect et le qualificatif d'affectif nous oblige à introduire pour penser la relation des « gens »/« je » aux lieux qu'ils habitent.

### III. POURQUOI SAISIR LA RELATION DE TOUT SUJET AUX LIEUX : DES « VÉRITÉS » ÉMERGENTES ?

Puis, dans un deuxième temps et toujours en me limitant à la relecture de mes notes et au ressenti de ce « moment », il me faut tenter de proposer ce que je n'ose appeler les « vérités immanentes » qui en sont issues (Badiou, 2018), mais que j'identifie tout simplement comme les « principaux produits » de l'événement enclenché par Denis Martouzet et Georges-Henri Laffont.

Lutter voire défaire la pensée stéréotypée déjà figée dans nos habitudes de recherche et nos spécialités est le premier effet de cette irruption de « l'affectif » dans nos échanges. Édith Heurgon en vint à dire qu'ils avaient « renouvelé le discours ». Il n'était plus question de traiter séparément, d'un côté, des gens et des « rapports sociaux » et, de l'autre, des lieux, des pratiques d'urbanisme et d'architecture, des paysages, etc. Le croisement des subjectivités poussait à rejeter tout point de vue de surplomb ou d'extériorité voire aussi d'indifférence à ce rapport proprement dit des gens aux lieux. Les concepts et les classifications disponibles ne servaient à rien pour le comprendre, ce labyrinthe dans lequel l'introduction des affects nous perd, et ceci malgré les connaissances des sciences cognitives (Glowinski ; de Sudres). Espace et territoire se dissolvaient dans le rapport affectif aux lieux. « Le lieu nous saisit, nous sidère » déclare Jacques Lolive et c'est pourquoi « je passe de l'espace au lieu, j'ai changé d'avis pour la première fois, un espace habité est un lieu ». Les « lieux » défont aussi le paysage. Une extrême violence sociale sous-tend le splendide paysage de l'île « carcérale » décrit par Justine Feyereisen. Et s'il est l'objet d'un regard extérieur, le paysage, « patrimonialisé » ou « augmenté »

ne dit rien de la relation émotionnelle individuelle et/ou collective de celles et ceux qui sont saisis par lui. Les lieux introduisent le rapport au moment que la spatialité efface. Le nom du lieu a valeur de destin.

Comment passer d'une pensée spatiale à une « pensée fossile », à une « vraie » pensée des lieux (Balez)? Le défi commun devint alors de « saisir », de comprendre l'effet de l'affect, l'affectif dans l'effectivité. Et donc s'ouvrir à tous les sens, à ce qui fait sens dans le rapport aux lieux. Il fallait approfondir toutes les dimensions des affects pour appréhender le rapport de soi et de l'autre aux lieux : sensibilité aux sons (Romieu), à la puissance émotionnelle des odeurs jusque dans les hôpitaux (Balez), à la puissance du regard d'Agnès Varda sur la rue Mouffetard et sur celles et ceux qui la marquent de leur présence (Danet). Regard créatif qui, de mon point de vue – sans doute contestable –, va plus loin que celui de Sophie Calle. S'ouvrir aux lieux par les sens et la connaissance expérimentale c'est atteindre le cœur des gens, et, par le lieu, leur rapport au monde (Nouvel). Moi qui cherche à montrer que le concept de « mode d'habiter » les lieux est une clef de compréhension du rapport à la nature (culture de la nature) et aux autres (lien social local, voisinage) de toute personne, comment ai-je pu sous-estimer la dimension sensible, voire corporelle de ce rapport aux lieux? La description du rapport à leur stade des supporters de football a résonné en moi comme une leçon.

Et c'est sans doute parmi tous les « produits » qui ont « surgi » de cette semaine à Cerisy celui qui mérite le nom de vérité, soit la phrase fulgurante : « c'est le "lieu" qui crée le lien » et, réciproquement, « c'est le "lien" qui crée le lieu ». En effet, c'est avec le terme habiter suivi de celui d'habitable que la question « pourquoi saisir le rapport affectif aux lieux? » a trouvé sa réponse et son sens. La question est politique et touche celle de l'engagement de chacun. La pensée de l'habitable inclut celle de l'hospitalité. Car qu'est-ce que l'hospitalité? : considérer tout autre (étranger) comme soi-même, savoir transformer l'hostilité en accueil tout en préservant la singularité de l'autre, agir sans exclure, s'ouvrir, accueillir, se donner sans attente de retour, lutter pour le partage... En somme, Hospitalité = Principe d'humanité. Mais comment pratiquer l'hospitalité hors lieu? C'est sans doute ce qui la différencie de la solidarité, au don que l'on fait sans contact des corps et des gens à qui l'on donne. Le lieu est nécessaire pour rendre concrète l'hospitalité comme *Habiter en lutte* de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes le révèle (collectif comm'un, 2019). L'hospitalité, c'est créer un lieu pour ceux qui sont privés de lieux, pour que chacun ait sa place. « Faire

de tous les lieux une maison » (Mathieu, 2008), instaurer par le lieu un monde commun. Encore faut-il ne pas oublier la dimension physique des lieux qui peut les rendre « hostiles » et « inhabitables » pour cause d'inondations, de typhons, de tremblements de terre et de tous ces événements « naturels » qui nous échappent ou qui dépendent de nos modes d'habiter. La vérité est la nécessité d'approfondir le rapport des gens aux lieux en y travaillant la place des « affects » pour parvenir à des modes d'habiter « soutenables ».

Comme quand on termine un discours, je conclurai par des remerciements chaleureux à Denis Martouzet et Georges-Henri Laffont pour leurs synthèses conclusives de la semaine, intelligentes et chaudes de perspectives. Mes remerciements vont aussi à tous les participants et aux « instants lieux » pleins de joie qui ont marqué notre éphémère, mais lourd « vivre ensemble ». Une pensée particulière pour Florence Troin qui a revu en moi sa mère morte quand elle était enfant, car les lieux nous parlent de la disparition en même temps que de ce que nous avons en commun.

## Introduction

La question des affects s'est imposée dans le débat social au point que l'on parle d'un « tournant affectif » (Clough *et al.*, 2007) ou encore d'une « société des affects » (Lordon, 2013). Chacun d'entre nous a en tête les récentes levées de boucliers mobilisant une large population face à des projets d'aménagement comme celui de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, qui dépasse l'idée d'un simple attachement relatif aux usages du lieu. Ce n'est pas, non plus, la seule expression de vives réactions, que l'on peut qualifier d'affectives, face à la destruction partielle ou totale d'un édifice, d'un espace naturel, d'un lieu, quel qu'il soit. La cause de cette disparition, de cette destruction doit être aussi prise en considération : un conflit (la cité antique de Palmyre en Syrie), une catastrophe non anthropique (le cyclone Irma dans les Caraïbes), un acte terroriste (les tours jumelles du World Trade Center), une négligence (la cathédrale Notre-Dame-de-Paris), etc. Certes, les affects sont là, évidents, du fait que le phénomène provoque une réaction émotionnelle forte traduisant un attachement au lieu et la possible remise en question de la pérennité de ce lien. Toutefois, ces mécanismes psychologiques qui influencent le comportement, participent de « la manière dont les hommes vivent ce monde et sur la signification que prennent pour eux les lieux et les territoires où ils évoluent » (Claval, 2016, non paginé) et ce dans le quotidien sans que nécessairement des drames se jouent.

De fait, les affects pris ici dans une acception large mais que différentes contributions rassemblées ici discuteront et tenteront d'affiner drainent dorénavant la grande majorité des recherches, notamment en sciences humaines et sociales, neurosciences ou encore parmi le champ des sciences de l'espace. L'enjeu est double. D'un côté, il s'agit de saisir et comprendre la nature des relations qu'un individu, un groupe, une communauté, une collectivité ou une société entretiennent avec son environnement. D'un autre côté, il importe de pouvoir rendre compte des valeurs et des idéologies qui animent et structurent ces mêmes relations. Cet enjeu devient crucial à relever dans le cadre de l'évolution et/ou de la transformation d'un lieu, d'un territoire ou de tout espace, que cela soit le fait d'un acte volontaire ou non. De la sorte, les affects deviennent une dimension opératoire et donc un enjeu de connaissance sur la relation de l'être humain à son environnement.

En resserrant la focale sur les travaux s'intéressant à l'espace des sociétés, on peut formuler l'hypothèse que c'est face à une inquiétude grandissante et protéiforme quant aux évolutions d'un monde urbanisé et homogénéisé, tant dans sa production, sa gestion, son organisation qu'en ce qui concerne les modes d'habiter qui s'y déploient, que chercheurs et professionnels tentent de saisir ce vaste registre des affects, en mobilisant des travaux antérieurs ou en ouvrant des champs d'exploration, pour sonder l'imaginaire, la dimension symbolique des lieux, les approches sensibles, le rapport affectif à l'espace. Mettant l'accent sur l'expérience individuelle ou la dimension collective de cette sphère des affects, ils visent à saisir à la fois l'expression de ce rapport, nécessairement multiple et changeant qui lie chacun d'entre nous aux lieux, mais aussi ses significations, ses causes et ses conséquences. Par exemple, en urbanisme, en aménagement du territoire, architecture, paysagisme, définis tant comme pratiques que comme champs de savoir, dans des perspectives orientées autant vers la description, la compréhension et l'explication que vers la conception et l'action, il n'est pas rare d'observer que les travaux de Kevin Lynch sont remis au goût du jour. En son temps, cet auteur majeur mobilisa les concepts de sensation, de perception, de représentation afin d'atteindre la compréhension des relations qu'un individu ou un groupe constitué entretient avec son environnement urbain, notamment sous l'angle de l'analyse psychologique du retentissement, en termes d'images, des dimensions matérielles de cet espace. Même s'il ne les abordait pas directement, les affects et plus encore l'affectivité – cette capacité d'éprouver en réponse à une action quelconque sur notre sensibilité, des sentiments ou des émotions – se dessinent en filigrane dans ses travaux. Ces travaux, comme d'autres, font conjointement figure d'héritage et de sources d'inspiration pour de nombreux textes de cet ouvrage. Ils permettront au lecteur d'avoir une connaissance plus fine de leur apport à une meilleure compréhension de l'espace des sociétés en général mais surtout de leur pertinence au regard de l'étude de ce tournant affectif.

Comme cet exemple l'illustre, de nombreuses questions peuvent émerger : de quoi parle-t-on lorsque l'on évoque et convoque les affects pour étudier le lien qui unit un individu à un lieu ? Qualifions-nous un type de rapport ou un aspect particulier de celui-ci ? S'intéresse-t-on plus ou autant au processus de construction de ce rapport ou à ce qui en découle ? Doit-on s'attaquer à la relation elle-même ou plaçons-nous la focale, de manière plus ou moins affirmée, sur le lieu ou sur l'individu ?

Formulons-nous l'hypothèse de la primauté de l'un sur l'autre dans la construction de ce rapport affectif? Ou l'hypothèse – d'ordre méthodologique – d'une semblable primauté pour saisir et expliquer cette relation? Que cela soit pour le lieu, l'individu et la relation elle-même, prenons-nous en compte toutes les dimensions qui les composent ou, là aussi, privilégie-t-on – et pour quelles raisons? – certaines d'entre elles au détriment d'autres? Comment, méthodologiquement parlant pouvoir saisir ce lien, ce type ou cet aspect de la relation entre individu et lieu? De quelles méthodes dispose-t-on? L'appareillage méthodologique d'une discipline ou d'un courant spécifique d'une discipline est-il plus approprié qu'un autre? Quels croisements réaliser pour tenter de saisir pleinement ces affects? Quelles limites, biais, écueils rencontre-t-on et quelles parades met-on en place pour les dépasser?

Par exemple pourrait s'ouvrir un vif débat épistémologique sur la confusion, le rapprochement, la similitude ou encore le chaînage entre perception, représentation et affect qui pourrait être opéré, de manière revendiquée ou involontaire, lorsque l'intérêt se porte sur le dévoilement du sens qui est attribué à la relation entre un individu ou un collectif à un lieu. En effet, dans une approche relationnelle (Laflamme, 1995), pris soit comme objet soit comme processus, l'affect pouvant en langue française devenir affection, il serait aisé de dire que ce même affect ou les affects sont, comme la perception, un « système relationnel impliquant, dans une même tension intentionnelle, le monde vécu, les sens et la conscience » (Di Méo, 2013, p. 759). L'on pourrait encore avancer que l'affection, en tant que processus, se distingue de la perception, appréhension plus directe de notre environnement et de la représentation, appréhension incarnée et figurative de ce même environnement.

Par conséquent, cela inviterait à différencier rigoureusement ce qui relève de la perception, de la représentation et de l'affection et à identifier les mécanismes faisant basculer de l'un à l'autre, ou encore comment l'une oriente, conditionne, renforce l'autre, etc., pour rendre compte de la nature, des motivations, du sens et de la forme que prend ce lien. Certaines réflexions présentées dans cet ouvrage se risquent à l'exercice tout en cherchant à conserver la vitalité nécessaire à toute quête d'objectivation inhérente à toute démarche scientifique.

Un autre débat pourrait être lancé sur la définition et l'appréhension de l'individu. En effet, pour un nombre conséquent de courants sociologiques que l'on ne peut détailler ici, l'être humain ne serait qu'un agent déterminé, orienté par des habitus, par distinction, des déterminations

de classe ou de reproduction sociale (Bourdieu, 1979; Giddens, 2002), ou encore par des facteurs sociopsychologiques de recherche d'entre-soi ou d'effets d'imitation (Tarde, 1993). Suivant ces mêmes courants, ce même individu serait aussi un agent surdéterminé ou plutôt multi-déterminé. Enfin, il serait un agent inspiré par sa capacité inéluctable de tirer parti des situations vécues dans l'interactionnisme, symbolique ou non (Goffman, 1973). Là aussi, vaste sujet que cette réflexion collective n'élude pas comme en témoignent certaines des contributions.

Quoi qu'il en soit, dans une démarche où se croisent explorations et analyses critiques de travaux antérieurs, les auteurs, désireux d'asseoir la scientificité du champ des affects tout en étant conscients que ce travail est toujours en cours, livrent une sorte d'état de l'art de la question au prisme de ce qui les a rassemblés, à Cerisy, au-delà de rattachements disciplinaires différents, d'approches ou d'objectifs en apparence opposés.

L'on voit ainsi que ce champ de recherche est riche et fécond, qu'il nécessite à la fois rigueur et audace et qu'un ouvrage, pas plus celui-ci que tout autre, ne saurait apporter des réponses définitives à ce faisceau d'interrogations.

Tout d'abord, tous considèrent que parler d'affects, c'est analyser la relation qui lie un individu à son environnement, cette « expérience d'habitation » (Lussault, 2015), dans toute sa profondeur, du sensible au cognitif, de l'irrationnel au rationnel, de l'intentionnel à l'involontaire. En cela, affect – et l'ensemble du champ lexical qui s'y rapporte – renvoie aux connotations et dénotations qu'une personne ou un collectif attribuent à un lieu que l'on définit comme « là où quelque chose se passe » (Berque, 2003), c'est-à-dire autant une logique d'identité, de localisation, qu'une logique de prédicat, autrement dit de sens et de valeur attribués à la relation (Laffont, Martouzet, 2018). En considérant la relation, l'on définit autant le lieu que l'individu (Audas, 2011), en abordant les affects, à savoir ce qui nous touche (Feildel, 2016), l'on tente de cerner, dans toute sa complexité et sa finesse, ce qui fait agir individus et collectifs de manière intentionnelle ou non intentionnelle, les contributeurs tentent d'affiner la compréhension de « l'affect comme un effet du monde autant qu'un cadre pour le concevoir ». (White, 2017, p. 176.) Explorer les affects revient à acter que, d'un côté, nos sensations et émotions revêtent un caractère essentiel pour définir notre présence en ce monde (Merleau-Ponty, 1976) et que, d'un autre côté, pour

saisir comment chaque individu la construit, il ne faut ni confondre ni séparer raison, émotion et cognition (Piaget, 1988) pour saisir comment chaque individu construit celle-ci.

Les affects que chaque individu sent et ressent sont informés, définis et partagés par la société qui les produit en autorisant, contraignant, incitant ou encore interdisant des manières de sentir et de ressentir. Il semble donc nécessaire de « dépasser l'antinomie des émotions et des structures » (Lordon, 2013, p. 10). Ainsi, réfléchir au rôle et à la place des affects dans la compréhension et l'analyse de la relation entre individu/collectif et lieu suppose de porter une attention à la normativité que les affects contiennent tout comme à leur légitimité dans le contexte socio-spatial au sein duquel ils se déploient. Car, et c'est à cela que les auteurs du présent ouvrage s'emploient, s'il faut redonner leur place aux affects pour compenser l'injustice de leur mise à l'écart découlant, d'une part, de la partition, héritée des Lumières, entre Raisons et Passions et, d'autre part, de l'organisation bureaucratique des sociétés urbaines et industrielles, pour autant, il est dangereux de limiter ces mêmes affects à une subjectivité détachée du monde social et des rapports sociaux, même au nom de la réparation de cette injustice.

Durant une semaine, du 15 au 22 juin 2018, une communauté de près de quatre-vingts personnes de différents mondes s'est réunie à Cerisy-la-Salle pour tenter d'explorer, dans l'échange, cinq champs au carrefour de la recherche et de l'action sur les espaces habités. Le premier, « Saisir le rapport affectif aux lieux » a privilégié la recherche et proposé une photographie de la question des affects d'un point de vue théorique, méthodologique et en termes d'interdisciplinarité. Le deuxième, « Exprimer le rapport affectif aux lieux », a été un espace propice au débat autour des manières de raconter, restituer, dire, faire dire, taire ou encore masquer ce qui relève des affects. Les troisième et quatrième champs, « Concevoir les lieux » et « Décider quels lieux », ont focalisé sur les acteurs du « faire ». Les sessions se voulaient d'une part une exploration de la manière, dans la transformation matérielle des lieux, de prendre en compte les affects et la dimension affective que ces mêmes lieux revêtent pour chacun, d'autre part, de venir éclairer comment peuvent être pris en compte les affects habitants dans la décision et la nature de la transformation. Enfin, un dernier champ, « Susciter des émotions », a été l'occasion d'opérer une double prise de distance : la première vis-à-vis de ce souhait de redonner une place centrale aux affects en abordant les questions éthiques qu'il soulève; la

seconde vis-à-vis de ce tournant affectif afin de venir questionner non seulement son effectivité, mais aussi les finalités visées et les possibles instrumentalisation des affects, dans tous les domaines de l'espace des sociétés, des affects.

Au fil des sessions, dans des modalités de restitution et d'expérimentations différentes, d'incessants va-et-vients entre la connaissance et l'action, le savoir et le faire, le faire et le savoir-faire, un propos s'est construit. C'est ce propos qui est restitué dans cet ouvrage regroupant l'ensemble des contributions retenues par les organisateurs pour le colloque mais aussi restituant au lecteur les différentes activités ayant rythmé la vie de cette semaine.

## Remerciements

Les coordinateurs de cet ouvrage remercient le Centre Culturel International de Cerisy pour son accueil et son soutien logistique et technique lors du colloque intitulé « Saisir le rapport affectif aux lieux » qui s'est tenu dans le château de Cerisy-la-Salle du 15 au 22 juin 2018. Ils remercient tout aussi chaleureusement les laboratoires et institutions de recherche et d'enseignement supérieur qui ont rendu possible ce colloque par leur contribution financière : l'UMR Cités, territoires, environnement et sociétés, l'École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne, l'UMR Espaces & sociétés, ainsi que le Labex Intelligence des mondes urbains et le réseau thématique de recherche MiDi-Milieu & diversité.

L'aide technique de la Maison des sciences de l'homme Val-de-Loire a été tout particulièrement appréciée : M. Jean-Philippe Corbellini – qu'il en soit chaudement remercié – a apporté toute sa compétence audiovisuelle pour que les communications et les ateliers de ce colloque soient enregistrés et dorénavant disponibles sur Canal-U.

Nous remercions aussi le collègue Anne Heurgon-Desjardins de Cerisy-la-Salle, ses élèves qui, entourés de leurs enseignants, ont participé et animé un atelier et qui ont su amener les chercheurs à opérer un pas de côté bénéfique, ainsi que l'Office de tourisme de Granville pour sa participation complice à une visite pas tout à fait comme les autres du centre historique de Granville.

Un grand merci à l'ensemble des participants du colloque et aux contributeurs de cet ouvrage et une amicale pensée à l'adresse de Jacques Glowinski, qui nous a quitté le 4 novembre 2020.

## Les auteurs

PHILIPPE BACHIMON est professeur de géographie à l'Université d'Avignon, membre de l'UMR Espace-dev (IRD). Ses recherches portent essentiellement sur l'expérientiel touristique et plus particulièrement les friches comme temporalité mémorielle participant à la patrimonialisation culturelle des lieux touristifiés.

SUZEL BALEZ est maître de conférences à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette, chercheure au laboratoire Ambiances, architectures, urbanités (AAU). Ses recherches portent essentiellement sur les formes aériennes et plus spécifiquement olfactives de l'expérience sensible ordinaire, en particulier dans les espaces publics.

VALÉRIE BILLAUDEAU, maître de conférences en information et communication à l'Université d'Angers, est membre du laboratoire Espaces et sociétés (ESO), du Réseau interuniversitaire d'économie sociale et solidaire (RIUESS) et du Réseau grand ouest de recherches en économie sociale et solidaire (RgORESS), membre fondateur et vice-présidente de l'Inter-réseau de l'économie sociale et solidaire en Anjou (IRESA). Elle s'intéresse à la valorisation et à la diffusion de l'économie sociale et solidaire dans les structures et entre elles.

ÉMILIE BONNARD est designer olfactif, chargée de cours à l'Institut supérieur Couleur image design, chercheur associée au Laboratoire de recherche en audiovisuel – Savoirs, praxis et poïétiques en art (LARA-SEPPIA) de l'Université Toulouse – Jean-Jaurès. Son travail, ses enseignements et ses recherches portent sur le design olfactif en France et en Chine et notamment sur l'influence des senteurs par l'affect.

THOMAS DE CASTELBAJAC est docteur en philosophie, psychologue clinicien et psychanalyste au Centre hospitalier spécialisé de Sainte-Gemmes-sur-Loire et à Angers, membre du laboratoire Éducation, éthique, santé de l'Université de Tours. Ses travaux de recherche portent essentiellement sur l'espace, l'architecture et l'habiter dans leurs liens à la psychopathologie.

FRANÇOISE CHARLES est chargée de développement au sein de l'Inter-réseau de l'économie sociale et solidaire en Anjou (IRESA) et animatrice du collectif Locomotive.

ÉRIC CHAUVIER est anthropologue-écrivain, professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles. Ses travaux, mêlant enquêtes et fictions, portent sur les rapports qu'entretient l'individu avec son environnement au quotidien et les manières dont le langage les fait surgir, les conditionne et les établit.

CLÉMENCE CHIROUZE est architecte diplômée de l'École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne et exerce au sein de l'agence Exndo à Lyon. Parallèlement à son activité professionnelle, ses recherches explorent les liens émotionnels et affectifs entre espace architectural et individu et plus largement la notion d'ambiance

JOËL DANET est ingénieur d'études au département d'histoire des sciences de la vie et de la santé à la Faculté de médecine de l'Université de Strasbourg, membre du laboratoire Sociétés, acteurs, gouvernement en Europe (SAGE). Il est chargé d'un programme de sauvegarde de documents audiovisuels ayant trait à la santé. Il met en place des manifestations culturelles autour de programmations documentaires.

JULIE DERAMOND est docteur en histoire contemporaine, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à Avignon Université, membre du Centre Norbert-Elias. Actuellement, ses travaux portent essentiellement sur la communication de l'histoire, le patrimoine alimentaire et les formes hybrides de la médiation culturelle (sensorielle, artistique, documentaire et numérique).

INMACULADA DIAZ-SORIA est enseignante à l'École de tourisme de l'Université autonome de Barcelone et à Ostelea (Université de Lleida). Membre du groupe de recherche en tourisme TUDISTAR, ses travaux portent essentiellement sur les rapports des personnes aux lieux lors de l'expérience touristique, notamment dans le cadre du tourisme de proximité.

JULIE FAUBERT est artiste et professeure à l'École d'art de l'Université Laval (Québec). Elle s'intéresse aux états de présence suscités par les pratiques sonores contextuelles et à leurs implications éthiques,

esthétiques et politiques. En juin 2018, elle a créé des expériences d'écoute *in situ* dans l'Orangerie et dans la salle à dîner de Cerisy.

ISABELLE FAVRE est géographe, urbaniste indépendante à Lyon et doctorante à l'École des hautes études en sciences sociales. Sa recherche porte sur le paysage, comme expression et comme expérience sensibles du sens que nous donnons aux lieux. Elle explore un sens du paysage à la fois sens commun, sens de soi et des autres, réflexif et sensitif, percevant ce qui nous motive.

BENOÎT FEILDEL est maître de conférences en aménagement-urbanisme à l'Université Rennes-2 et chercheur au laboratoire Espace et société (ESO). Ses travaux de recherche portent essentiellement sur la prise en compte des dimensions sensibles et affectives dans le projet urbain. Il a notamment contribué à l'ouvrage *Ville aimable* sous la direction de Denis Martouzet.

JUSTINE FEYEREISEN, docteur en littérature, est enseignante à l'Université libre de Bruxelles, et actuellement Wiener-Anspach Postdoctoral Research Fellow à l'Université d'Oxford. Elle est affiliée au Wolfson College et chercheuse invitée à la Maison française d'Oxford. Ses intérêts de recherche concernent la littérature contemporaine en langue française, les littératures postcoloniales, les études corporelles, sensorielles et affectives, les études spatiales, les utopies, les migrations internationales et enjeux environnementaux et climatiques, enfin l'écocritique.

MARION FROGER est professeure de cinéma au département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal (Canada), directrice du Centre de recherches intermédiaires sur les arts, les lettres et les techniques (CRIalt) et membre du Centre de recherches interdisciplinaires en études montréalaises (CRIEM). Ses travaux de recherche et ses enseignements portent essentiellement sur la socialité au prisme du cinéma. Elle a dernièrement publié, en codirection avec Frédérique Berthet, *Le partage de l'intime. Histoire, politique, esthétique : cinéma*.

NATHALIE GAUSSIER est maître de conférences en sciences économiques, habilitée à diriger des recherches, à l'Université de Bordeaux, membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (GREThA).

Ses travaux de recherche portent sur l'économie spatiale et urbaine avec une entrée par la cognition spatiale qui interroge notamment les émotions et le rapport affectif aux lieux.

†JACQUES GLOWINSKI était professeur et administrateur honoraire du Collège de France. Ses travaux en neurosciences et son intérêt pour la conception des espaces architecturaux et urbains l'ont conduit à proposer des analogies de structure très productrices de sens.

CHÉRIF HANNA est architecte-urbaniste, maître de conférences « villes et territoires » à l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes et membre du Laboratoire de recherche de l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles (LéaV). Ses recherches et son approche pédagogique portent sur la mise en place de dispositifs urbains articulant récits et arts de faire où dialoguent l'écoute et l'habiter.

EMELINE HATT est maître de conférences en aménagement-urbanisme à l'Université d'Aix-Marseille, membre du Laboratoire interdisciplinaire environnement urbanisme (LIEU). Ses travaux de recherche portent essentiellement sur les politiques publiques d'aménagement touristique et les trajectoires de développement des destinations de montagne et du littoral à partir de l'observation des modalités de leurs conceptions urbaines et du rapport affectif des usagers aux lieux.

DANY JACOB est chargé d'enseignement à l'Université technologique du Michigan. Ses centres d'intérêts portent essentiellement sur la ré-articulation des tropes de la modernité, de l'esthétique et de la masculinité par la figure du dandy qui repose sur un nouveau cadre critique, présenté à Cerisy, associant les théories des affects, de l'espace et de la performance.

CLAUDE LACOUR est professeur émérite à l'Université de Bordeaux, membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (GREThA). Ses travaux portent sur l'économie urbaine, la métropolisation et les dynamiques des territoires. Actuellement, avec Nathalie Gaussier, il s'intéresse aux écosystèmes des *start up* et métropolitains dans le cadre du programme POPSU bordelais et aux remises en cause théoriques des politiques urbaines liées à la crise de la Covid-19.

GEORGES-HENRY LAFFONT est urbaniste, maître de conférences à l'École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne, membre du laboratoire Environnement, ville, société (EVS). Il mène des recherches sur les rapports entre imaginaires de la production de l'espace et pratiques individuelles. Avec Denis Martouzet, il a organisé le colloque « Saisir le rapport affectif aux lieux », qui a préfiguré cet ouvrage.

ANH THU LE est docteur en géographie de l'université d'Avignon et professeur à l'université Thai Binh Duong (Vietnam), membre de l'UMR Espace-dev. Ses recherches portent essentiellement sur l'expérientiel touristique de la clientèle domestique dans les stations d'Asie du Sud-Est et plus particulièrement la mise en tourisme kitsch dont elles sont l'objet.

CHRISTOPHE LECLERCQ est architecte DPLG et diplômé des Beaux-Arts. Il est enseignant contractuel à l'Université de Lille en ingénierie urbaine et en aménagement. Il est membre associé du laboratoire Territoires, villes, environnement et société (TVES). Il enseigne le projet d'aménagement urbain. Ses recherches portent sur l'écriture du projet et les enjeux contemporains de la création individuelle et collective.

JACQUES LOLIVE est directeur de recherche au CNRS en science politique et aménagement au sein du laboratoire PACTE à Grenoble. Il analyse la question environnementale dans ses relations avec l'aménagement et sous différentes perspectives : comme construction d'une cause collective, comme enjeu d'aménagement, comme risque environnemental et comme relation habitante sensible et esthétique. Il a notamment coordonné en 2003, avec Olivier Soubeyran, le colloque de Cerisy, *L'émergence des cosmopolitiques*, publié en 2007.

BÉNÉDICTE MALLIER, architecte, a fondé Le cabinet d'Émile R., structure professionnelle qui cherche à favoriser l'implication des habitants dans les processus de réflexion autour de la création, de l'évolution ou de la transformation des espaces bâtis. Ses travaux sur Georges Perec et une architecture de l'infra-ordinaire lui permettent d'allier sensibilité, littérature et sciences sociales selon une approche distanciée des processus de conception axée sur la poésie de l'espace, la sociologie du quotidien et la question de l'usage en architecture.

FRANÇOIS MANCEBO est professeur des universités à Reims en aménagement de l'espace et urbanisme. Il est *Lead Faculty* du Global Research Project « Earth System Governance Project », membre de l'Institut d'aménagement des territoires, d'environnement et d'urbanisme de Reims. Ses travaux portent sur les processus participatifs liés à la transition à la durabilité, selon une approche sensible qui relève des sciences de la durabilité.

DENIS MARTOUZET est professeur en aménagement-urbanisme à l'Université de Tours, membre du laboratoire Cités, territoires, environnement, sociétés (CITERES). Ses travaux de recherche et ses enseignements portent sur la théorie du projet en urbanisme et sur l'habiter. Il est l'initiateur avec Georges-Henry Laffont du colloque de Cerisy en juin 2018 qui a préparé cet ouvrage.

NICOLE MATHIEU est historienne et géographe, directrice de recherche émérite du CNRS au Laboratoire dynamiques sociales et recomposition des espaces (LADYSS). Par-delà de multiples responsabilités institutionnelles et éditoriales, ses travaux de recherche interdisciplinaires l'ont amenée notamment à explorer les relations entre rural et urbain et forger le concept de mode d'habiter, qui ne pouvait manquer de rencontrer celui de rapport affectif aux lieux.

DANIÈLE MÉAUX, spécialiste de la photographie contemporaine, est professeur en esthétique et sciences de l'art à l'Université Jean-Monnet de Saint-Étienne. Elle y dirige le *Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'expression contemporaine (CIEREC)*. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages dont, récemment, *Enquêtes. Nouvelles formes de photographie documentaire* (2019) et, avec le photographe Guillaume Bonnel, *Anatomie d'une ville* (2020). Elle est rédacteur en chef de la revue en ligne *Focales* : <[www.focales.eu](http://www.focales.eu)>.

PASCAL NOUVEL est docteur en biologie et en philosophie. Il est professeur de philosophie à l'Université de Tours, membre de l'équipe Éducation, éthique et santé, directeur du Centre d'éthique et de philosophie contemporaine. Il s'intéresse aux liens entre science et phénoménologie qu'il examine notamment dans son livre : *Avant toutes choses, enquête sur les discours d'origine* paru en 2020.

OLIVIER OCQUIDANT est doctorant en sociologie au Centre Max-Weber, Université Jean-Monnet de Saint-Étienne. Sa thèse interroge l'urbanité et les attachements aux lieux à Saint-Étienne, à travers une approche ethnographique combinant marches et images.

MÉLANIE PAVY est cinéaste et docteur en cinéma du laboratoire Sciences, arts, création et recherche (SACRe) de PSL Université. Ses travaux de recherche portent essentiellement sur la notion de « perte de monde » et sur la capacité du cinéma à la représenter. Dans sa contribution à Cerisy, elle revient sur l'un des aspects de son travail, effectué dans la région de Fukushima, à propos de la façon dont la contamination nucléaire affecte les récits et les souvenirs d'un pays natal.

EMMANUEL PETIT est professeur en sciences économiques à l'Université de Bordeaux, membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (GREThA). Ses travaux de recherche portent essentiellement sur les enjeux de l'introduction de l'émotion dans l'analyse économique à partir d'une lecture pluridisciplinaire (philosophie, psychologie, anthropologie) de l'émotion.

MARYVONNE PRÉVOT est historienne de formation, maître de conférences en aménagement et urbanisme, habilitée à diriger des recherches à l'École d'ingénieurs Polytech Lille. Elle est membre du laboratoire Territoires, villes, environnement et société (TVES). Ses recherches portent sur les trajectoires militantes et professionnelles dans les champs de l'urbain, passés et présents, avec quoi le thème du rapport affectif aux lieux du colloque de Cerisy de juin 2018 était en parfaite résonance.

THIERRY RAMADIER est directeur de recherche CNRS en psychologie environnementale, membre du laboratoire Sociétés, acteurs, gouvernement en Europe (SAGE). Ses travaux portent sur les enjeux sociaux, les processus cognitifs et les états affectifs qui participent à la construction des représentations de l'espace géographiques (cartographie cognitive) afin de comprendre plus finement les pratiques spatiales urbaines et d'aborder les ségrégations sociales depuis les mobilités quotidiennes.

GAËL RANNOU est doctorant géographe à l'Université Bordeaux-Montaigne, membre de l'UMR PASSAGES. Ses travaux portent

essentiellement sur le supportérisme dans le football et notamment les liens que tissent les supporters avec les lieux qu'ils pratiquent leur permettant ainsi de construire une identité collective et territoriale.

PATRICK ROMIEU est anthropologue, membre du Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain, équipe du laboratoire Ambiances, architectures, urbanités (AAU). Ses travaux portent sur les biais de l'expérience sonore ordinaire, la dimension infrapolitique du son, les imaginaires sono-induits de la mort, la mise en écriture des sentiments ambiants. Il est également directeur de l'Observatoire sonore de Haute Provence, association Acousson<sup>4</sup>.

SYLVIE SALLES est professeure en projet de paysage à l'École nationale supérieure de paysage de Versailles et membre du Laboratoire de recherche de cette école (LAREP). Ses recherches sur les relations entre paysage, environnement et urbanisme dessinent les contours d'une écologie sensible des territoires par le paysage.

PASCAL SIMOENS, urbaniste et architecte, est collaborateur pédagogique et chercheur à la faculté d'architecture et d'urbanisme de l'université de Mons, service Projets villes et territoire. Il est responsable *Smart & Sustainable* au sein du bureau d'étude Poly-Tech Engineering. Ses recherches portent sur la participation des réseaux sociaux et le sens de l'engagement numérique dans le projet.

GINA STAMM est *assistant professor* à l'Université d'Alabama. Ses recherches portent essentiellement sur la littérature des <sup>xx</sup>e et <sup>xxi</sup>e siècles, l'écocritique et la psychanalyse. Le rapport entre ces deux derniers sujets a influencé sa vision du rapport affectif aux lieux.

CHRISTOPHE THIÉBAULT, sociologue, dirige le Syndicat mixte d'aménagement de la vallée du Lot (SMAVLOT). Ce syndicat d'études et de concertation partage ses activités entre l'aménagement des rivières et différents contrats de territoire, pour aider collectivités locales, associations et entreprises privées à mener à bien leurs projets.

MOUNA ZAÏRI est docteure en architecture, chargée d'enseignement à l'École nationale d'architecture et d'urbanisme de Tunis. Ses travaux de recherche et centres d'intérêt portent essentiellement sur l'articulation

entre ambiances urbaines et politique et leur incidence sur les usages de l'espace public et les rapports affectifs aux lieux.

OLIVIER ZATTONI, enseignant et docteur en sciences de l'information et de la communication, est membre du Laboratoire interdisciplinaire Récits cultures et sociétés (LIRCES) de l'Université Côte-d'Azur. Ses recherches portent sur les territoires numériques, entre topologie, représentation et mise en fiction. À l'appui des dispositifs et des langages propres aux mondes virtuels, il interroge l'émergence de formes nouvelles d'appropriation et de lecture de l'espace. Empruntant aussi bien aux champs de l'art, des techniques ou de la géographie, ses contributions s'attachent à développer la notion de paysage numérique.

# Table des matières

## Préface

*Voyage au centre du rapport affectif aux lieux*  
par *Nicole Mathieu* ..... 5

**Introduction**..... 11

## PARTIE I

### BEAUCOUP DE TROUBLE, UN PEU D'AISANCE

#### I. Du trouble à l'aisance

par *Olivier Ocquidant* ..... 23

#### II. La ligne brisée du vol Germanwings 9525

par *Patrick Romieu* ..... 35

#### III. Nostalgie après la fin du monde

par *Mélanie Pavy* ..... 49

#### IV. Pathémique de l'île carcérale dans le récit postcolonial :

Ananda Devi et Nathacha Appanah

par *Justine Feyereisen* ..... 61

#### V. Des œuvres-enquêtes

par *Danièle Méaux* ..... 73

#### VI. Les ressorts esthétiques de la politisation de l'habitant

par *Jacques Lolive* ..... 87

#### VII. Le rapport affectif et émotionnel des supporters de football avec le lieu du stade

par *Gaël Rannou* ..... 99

#### Composition et harmonie architecturale ou la recherche de l'accord parfait

par *Clémence Chirouze*..... 109

## PARTIE II

### ÉVIDENCE

#### I. Les tonalités affectives dans la perception du milieu ambiant en architecture et en urbanisme : Bollnow, Bachelard, Zumthor

par *Pascal Nouvel* ..... 117

<b>II. Cinégénie de l'attachement à la ville</b> par <i>Marion Froger</i> .....	131
<b>III. Littérature et projet : des auteurs Bachelard, Calvino, Perec et ville de La Louvière</b> par <i>Pascal Simoens</i> .....	143
<b>IV. L'écriture affective proustienne comme ancrage</b> par <i>Dany Jacob</i> .....	159
<b>V. Signalétique olfactive urbaine : une orientation affective</b> par <i>Émilie Bonnard</i> .....	171
<b>VI. Puissance émotionnelle de l'odeur dans les lieux</b> par <i>Suzel Balez</i> .....	181
<b>« Ça va plus loin que soi » : lecture autobiographique de l'espace public dans le documentaire</b> par <i>Joël Danet</i> .....	193

PARTIE III  
MOTEUR, FREIN, DIRECTION

<b>I. Saisir les rapports affectifs aux lieux touristiques</b> par <i>Inmaculada Diaz-Soria et Émeline Hatt</i> .....	207
<b>II. La typologie figurative comme approche méthodologique du rapport affectif au lieu</b> par <i>Mouna Zaïri</i> .....	219
<b>III. Vers une écologie sensible du continuum urbain rural</b> par <i>François Mancebo et Sylvie Salles</i> .....	231
<b>IV. Fabrique d'un tiers lieu : saisir le rapport affectif des Locomoteurs angevins</b> par <i>Valérie Billaudeau et Françoise Charles</i> .....	241
<b>V. La ville suffisamment bonne : aimer la ville sans pitié</b> par <i>Gina Stamm</i> .....	253
<b>VI. Se perdre pour mieux se retrouver</b> par <i>Éric Chauvier et Chérif Hanna</i> .....	265
<b>Saisir les représentations sociales du rapport affectif aux lieux par la cartographie cognitive</b> par <i>Thierry Ramadier</i> .....	275

PARTIE IV  
CRITIQUE DE CE QUE LE TOURNANT AFFECTIF  
CONDUIT À FAIRE ET PENSER

<b>I. Vers un design affectif de l'urbain?</b> par <i>Georges-Henry Laffont</i> .....	287
<b>II. Le kitsch : du transitionnel au transactionnel</b> par <i>Philippe Bachimon et Anh Tu Le</i> .....	299
<b>III. Mémoire et affectivité du lieu dans les photothèques des appareils mobiles, un éloge du souvenir</b> par <i>Olivier Zattoni</i> .....	313
<b>IV. Les dispositifs numériques de visite patrimoniale au regard de la médiation</b> par <i>Julie Deramond</i> .....	325
<b>V. Affects et lieux – un nouveau spatialisme?</b> par <i>Christophe Leclercq et Maryvonne Prévot</i> .....	343
<b>VI. Les conditions du dialogue entre l'architecte et l'habitant à travers leurs perceptions croisées de l'espace vécu</b> par <i>Bénédictte Mallier</i> .....	355
<b>VII. L'être-là de l'écoute <i>in situ</i></b> par <i>Julie Faubert</i> .....	371

PARTIE V  
À PROPOS DE QUELQUES FONDEMENTS  
DE L'ÉMOTION-RATIONALITÉ

<b>I. D'un corps à habiter par le langage comme préalable à toute amabilité des lieux</b> par <i>Thomas de Castelbajac</i> .....	391
<b>II. Saisir l'effectivité des lieux ?</b> par <i>Isabelle Favre et Christophe Thiébault</i> .....	401
<b>III. Justification du choix de localisation : aux limites de la rationalité et des affects</b> par <i>Denis Martouzet</i> .....	411
<b>IV. L'économie face aux émotions : les apports de l'économie spatiale et urbaine</b> par <i>Claude Lacour, Emmanuel Petit et Nathalie Gaussier</i> .....	423



<b>V. Faire la ville avec les affects : implications théoriques et pratiques</b>	
par <i>Benoît Feildel</i> .....	437
<b>Neuro-architecture et attractivité des lieux</b>	
par <i>Jacques Glowinski</i> .....	449
<b>Conclusion</b> .....	461
<b>Bibliographie</b> .....	463
<b>Remerciements</b> .....	499
<b>Les auteurs</b> .....	501





## LES COLLOQUES CERISY

Le Centre Culturel International de Cerisy propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du XVII<sup>e</sup> siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.

### Une longue tradition culturelle

---

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel** et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurgon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.
- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine, puis celle de Jacques Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Édith Heurgon et de Dominique Peyrou, avec le concours d'Anne Peyrou-Bas et de Christian Peyrou, également groupés dans la Société civile du château de Cerisy, ainsi que d'une équipe efficace et dévouée, animée par Philippe Kister.

### Un même projet original

---

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.
- La Société civile met gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.

### Une régulière action soutenue

---

- Le **Centre Culturel**, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de 800 colloques abondant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de 600 ouvrages.
- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Région Normandie, Conseil départemental de la Manche, Coutances Mer et Bocage) et la **Direction régionale des Affaires culturelles** apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec l'**Université de Caen**, des rencontres concernant la Normandie.
- Un **Cercle des Partenaires**, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de **prospective** sur les principaux **enjeux contemporains**.
- Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les **séminaires de la Laiterie**, à l'initiative des partenaires de l'Association.

Renseignements : CCIC, Le Château, 50210 CERISY-LA-SALLE, FRANCE

Tél. 02 33 46 91 66 ; Internet : [www.ccic-cerisy.asso.fr](http://www.ccic-cerisy.asso.fr) ; Courriel : [info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr](mailto:info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr)

LES COLLOQUES  
**CERISY**   
Choix de publications

- *Aménagement du territoire*, PU de Caen, 2008
- *Repenser l'Aménagement du territoire*, Berger-Levrault, 2020
- *Anti-urbain*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010
- *Le Balnéaire*, de la Manche au Monde, PU de Rennes, 2015
- *Vers une république des biens communs ?*, Les liens qui libèrent, 2018
- *Brassages planétaires. Jardiner avec Gilles Clément*, Hermann, 2020
- *L'alternative du Commun*, Hermann, 2019
- *Cartes d'identités. L'espace au singulier*, Hermann, 2019
- *Cultures et créations dans les métropoles-monde*, Hermann, 2016
- *Agencer les multiplicités avec Deleuze*, Hermann, 2019
- *L'Écologie politique de l'eau*, Hermann, 2017
- *L'Économie de la connaissance et ses territoires*, Hermann, 2010
- *L'Entreprise, point aveugle du savoir*, Éditions Sciences humaines, 2014
- *Europe en mouvement 1. À la croisée des cultures*, Hermann, 2018
- *Europe en mouvement 2. Nouveaux regards*, Hermann, 2018
- *Géographie et culture à Cerisy, Géographie et Cultures*, L'Harmattan, 2016
- *Gestes spéculatifs*, Les presses du réel, 2015
- *Donner lieu au monde : la politique de l'habiter*, Donner lieu, 2012
- *Individualismes contemporains et individualités*, PU de Rennes, 2010
- *Renouveau des Jardins : clés pour un monde durable?*, Hermann, 2014
- *Nourritures jardinières dans les sociétés urbanisées*, Hermann, 2016
- *Jardins en politique avec Gilles Clément*, Hermann, 2018
- *Des possibles de la pensée (itinéraire de François Jullien)*, Hermann, 2014
- *Logique de l'espace, esprit des lieux*, Belin 2000
- *La Mésologie, un paradigme pour l'anthropocène (A. Berque)*, Hermann, 2018
- *Ce que la misère nous permet de repenser avec Joseph Wresinski*, Hermann, 2018
- *De Pontigny à Cerisy: des lieux pour « penser avec ensemble »*, Hermann, 2011
- *Prendre soin : savoirs, pratiques, nouvelles perspectives*, Hermann, 2013
- *Prospective des territoires et co-construction des stratégies*, Hermann, 2020
- *La Région, de l'identité à la citoyenneté*, Hermann, 2016
- *Du Risque à la menace. Penser la catastrophe*, PUF, 2013
- *Sciences de la vie, sciences de l'information*, ISTE, 2017
- *Des sciences sociales à la science sociale*, Le Bord de l'eau, 2018
- *La Sérendipité. Le hasard heureux*, Hermann, 2011
- *Gilbert Simondon et l'invention du futur*, Klincksieck, 2016
- *Qu'est-ce qu'un régime de travail réellement humain ?*, Hermann, 2017
- *Territoires solidaires en commun*, Éditions de l'atelier, 2020
- *L'âge de la transition*, Les petits matins, 2016
- *Le travail en mouvement*, Presses des Mines, 2019
- *La Ville insoutenable*, Belin, 2006
- *Villes, territoires, réversibilités*, Hermann, 2013

Mise en pages : Élisabeth Gutton

Achévé d'imprimer